

COMMUNIQUE DE PRESSE

**Isabelle de Borchgrave
L'étoile filante**

Isabelle de Borchgrave vit depuis toujours dans un monde de papier qu'elle illumine de couleurs. Avec ses papiers, elle fait feu de tout bois : des robes, des personnages, des meubles, des bijoux, des chapeaux, des peintures, etc.

Ce papier, pour elle, c'est ce qu'il y a de plus éphémère et de plus résistant. C'est l'enfance, l'origine.

Isabelle de Borchgrave parle vite et d'une voix feutrée : elle a la pensée rapide et le pied léger. Ce verbe vif s'accompagne souvent d'un tour de poignet qui semble toujours balayer d'un revers de main le moindre frein susceptible d'alourdir l'air. C'est la manière de butiner de cette étoile filante.

1/ Le tapis rouge du Grand Sablon et la première robe (de bal)

Dans sa bibliothèque, un tableau du Grand Sablon, peint de sa main, raconte ses débuts, en 1975. La place, ses pavés, ses fenêtres, ses toits et ses boutiques y sont dépeints sur un mode naïf, entre BD et Douanier Rousseau.

« Pour le mariage de mes parents, il leur a suffi de dérouler le tapis rouge de la porte de l'église Notre-Dame au Grand Sablon à celle de l'étude notarial Jacobs (mon grand-père) pour aller signer le contrat de mariage. Si le tram passait, ils roulaient le tapis... Pour compléter la scène, un musicien jouait du violon sur la place, il n'avait pas de corde à son violon, son instrument était muet, mais il tendait la main.

« Je suis née en face de l'église, mon premier atelier était un grenier rue de Rollebeek. Avec le temps, nous avons acheté ce grenier, puis l'étage du dessous, puis notre magasin (La Tour de Bébelle) : je peignais la nuit des robes que je plaçais le matin dans la vitrine. »

« Il y avait trois bals par semaine et nous rangions la collection de cartons dans une boîte à chaussures. J'avais 17 ans, je n'avais pas de robe, pas d'argent pour en acheter. Je me suis dit : " je vais m'en faire une". J'ai attrapé deux bout de tissu, un pan devant, un pan derrière, noué à l'épaule et à la taille. Je peignais le

devant et le dos. Tout le monde a eu envie des mêmes robes. J'ai commencé à en confectionner pour une amie, puis une autre. »

« ***La mode est une drogue. C'est ce qui se porte et qui ne pèse rien.*** »

« La mode est présente dans l'air. C'est l'art de l'instant. C'est ce qui se porte et qui ne pèse rien. Quand on y a goûté, cela devient une drogue. Après avoir vu une rétrospective Yves Saint-Laurent à New York, pendant le vol du retour, je n'ai pas fermé l'œil : j'étais dans un état second, comme si j'avais pris douze pilules d'amphétamine ! Je n'avais qu'une idée : créer une robe en papier. Qu'est-ce que la mode ? C'est modeler un habit autour d'un corps. Mon père spirituel s'appelait Hubert de Givenchy... Le fil rouge du tissu est féminin par excellence. Ma vie est dans ces plis. Je suis une conteuse et une marieuse de couleurs. »

L'idée de ses collections de robes en papier est née en 1994, après une visite au Metropolitan Museum of Art. Depuis lors, elle en a créé quatre : « Papiers à la Mode », « Mariano Fortuny » (Palazzo Fortuny, Venise, en 2008), « I Medici » en 2009 (Palazzo Medici Riccardi, Florence), et « Les Ballets Russes » (Théâtre de la Monnaie, Bruxelles, en 2010).

Ses costumes de papier sont exposés dans les collections permanentes de grands musées : Château de Versailles, Tsarkoïe Selo (Saint-Petersbourg), Venaria Reale (Turin), Music Instruments Museum de Phoenix (États-Unis).

2/ Tables églomisées, bronze plissé

Pour Isabelle, le dessin est partout. La preuve ? Pour Collectible 2020, elle présente un canapé peint de motifs abstraits, de grands gestes qui tracent des fleurs stylisées.

La preuve, encore ? Sur l'épaisse dalle de cristal, elle peint à l'envers. Ce sera une table, comme une fenêtre couchée traversée de couleurs : « . Le dessin est exécuté au pinceau, puis on remplit la couleur en couche pas trop épaisse pour une bonne tenue, avant un vernis bateau final. Quarante couches de couleurs et quarante nuits pour que chaque couleur sèche. C'est très amusant à faire ». Ces tables sont d'une opacité lumineuse : « je déteste dîner à une table où je vois mes pieds », confie-t-elle...

Et une autre preuve, pour que la coupe soit pleine ? Quand elle crée une table ovale et son fauteuil comme une coquille d'œuf, le bronze est plissé, comme du papier.

3/ Le quatuor blanc – avec Walter Van Beirendonck

Elle qui aime aller vite et droit, elle passe le plus clair de temps à créer des plis, à plisser tout ce qui est lisse.

Si elle fronce le bronze, c'est pour l'alléger. Si elle plie le papier, c'est pour lui donner corps.

Avec Walter Van Beirendonck, le styliste joueur et grinçant qui forma les *Six d'Anvers* avec Dries van Noten et Ann Demeulemeester, qui met en scène l'ancienne maison du bourgmestre d'Anvers au XVII^{ème} siècle, elle a créé quatre personnages entièrement vêtus de papier blanc. Leur visage est lisse et blanc, une page vierge qui recevra toutes sortes d'images projetées : un œil qui s'ouvre et se ferme, une bouche colorée... Les costumes sont faits de papier blanc, mais des blancs très variés : blancs-gris, blancs-crème, blancs de neige ou de feuille blanche. Les souliers de Madame, à talon bobine, sont blancs. Ce quatuor blanc fait songer à la scène champêtre du duc de Bourgogne, par l'atelier de Van Eyck, où toute la cour est vêtue de blanc.

4/ La boîte à bijoux de Frida Kahlo

À l'opposé du blanc, Isabelle aime les albums débordants de couleurs, qui recourent au collage et au pop-up. Elle en a créé un pour Frida Kahlo, à la fois un livre de messe et une partition. Le livre a attiré l'œil de Michel Draguet, directeur des Musées Royaux des Beaux-Arts, qui l'invite à exposer sa vision-recréation de l'univers mexicain de Frida en 2021.

Au Mexique, elle a eu la chance de dîner à la Maison Bleue, où vécut Frida, « dans le jardin, sous un dais couleur de ciel nocturne que l'on ne pouvait distinguer du ciel »). « Elle peignait, je peins, elle aimait la mode, j'aime la mode, elle aimait recevoir des amis. J'aime la vie et n'ai pas envie de la quitter ». Dans son atelier, Diego Rivera, Frida et sa boîte à bijoux, regorgeant de bijoux multicolores, sont là, en papier plié, froissé, modelé, peint, sous un lustre composé d'arums en papier blanc. Sur une grande table de travail, ses plissés sont maintenus par d'anciens fers à repasser.

5/ « Le dessin est ma respiration »

« Le dessin est ma respiration. Si je rentre de voyage, je ne ressens aucun jetlag, car je peins. Marier des couleurs, c'est ma façon de confier au regard des autres ce que j'ai vu. Je ne cherche pas à être abstraite pour paraître dans le coup ; en même temps, je sors parfois des couleurs qui sont inexplicables, mystérieuses. »
Quand elle aime un arbre, c'est « le bouleau, arbre si graphique, tout en noir et

blanc, sur fond de paysage souvent dénudé. Et elle aime le crissement de la plume sur le papier, le relief des pleins et des déliés.

« Je ne m’endors jamais sans peindre, j’y pense au moment de m’endormir, je peins sûrement dans mon sommeil ! que je savais dessiner avant de savoir marcher »

« Je savais dessiner avant de savoir marcher. Le papier est l’un des premiers objets que l’on tient en main, enfant, nous rappelle-t-elle, dans sa bibliothèque aux 5 000 livres. « Ma mère, était une femme curieuse, amusante, instruite, littéraire, folle de musique. Mon père était un chasseur qui a beaucoup dépensé et nous a offert la liberté... En 1958, au moment de l’exposition, j’avais 13 ans et j’ai connu le choc de l’art moderne. Ma mère avait dans son salon un livre non relié aux pages protégées de papier beurre consacré aux primitifs flamands. Je copiais les Hans Memling. J’étais obsédée par le rouge et le vert, l’or, les mains, la bague au doigt, l’élégance, cela m’a bercé. Ensuite, c’était l’intimisme de Vuillard, Bonnard. Je me suis trouvé devant des Vuillard aux États-Unis, j’étais médusée, incapable d’en détacher le regard, de m’en éloigner. Envoutée ! Ma peinture a été nourrie par l’amour de ces grands peintres. J’ai arrêté l’école à 14 ans pour ne faire que ça. En fait, je n’ai jamais rien appris. J’ai toujours cédé à mes envies : cela m’a valu quelques ennuis et quantité de découvertes ! Parfois, il ne faut pas savoir, il vaut mieux connaître »

En effet, dans « connaissance », il y a naissance.

« Tous les jours ma mère venait voir ce que je faisais. Tous les jours, je posais un dessin sur son oreiller. Un regard qui vous aime, c’est vital. »

ISABELLE DE BORCHGRAVE
73a Chaussée de Vleurgat,
1050 Brussel, Belgium
www.isabelledeborchgrave.com